

Héloïse



LE GOÛT DU SUCRE – THOMAS LOUBIÈRE / CHARLIE DUPLAN – DOCUMENTAIRE
COMPÉTITION INTERNATIONALE – MERCREDI 25 FÉVRIER – TAP CINÉMA

CE QU'IL RESTE APRÈS LA GUERRE



Certains films racontent la guerre. *Le goût du sucre* raconte ce qu'il en reste.

Khassro a combattu Daech. Son frère est mort en martyr. Au début du film, il parle face caméra : « On se bat contre Daech en tant que peshmerga, on sacrifie nos vies, dans l'abnégation. On le fait pour notre terre et notre honneur ». Puis il ajoute : « Quand ils retourneront en France, qu'ils diffusent tout ce que je viens de dire, sans couper ». Cette phrase donne une direction au film. Ici, la parole est laissée entière. Elle n'est ni corrigée, ni dramatisée.

Mais le documentaire ne s'arrête pas au récit du combat. Il suit surtout une famille : Khassro, sa femme Shireen et leurs enfants. Ce qui touche profondément, c'est cette place donnée à la famille. Shireen est discrète mais essentielle. Les enfants impressionnent par leur maturité. On ne regarde pas seulement un ancien combattant, on regarde un père, une mère et des enfants qui grandissent avec le poids de cette histoire.

Certaines images sont d'une grande beauté sans jamais chercher à embellir la réalité. Les plans sont sensibles, attentifs aux

visages, aux gestes, aux silences. On sent que la caméra prend le temps. Et ce temps semble rendre les choses plus vraies et plus proches.

Le goût du sucre parle du Kurdistan irakien contemporain sans discours appuyé. Il montre l'après-guerre, l'amertume, les promesses qui ne semblent pas tenues. Il laisse surtout une question ouverte : qu'est-ce qu'un sacrifice quand la vie continue, presque comme avant ?

Un film profondément humain et d'une grande justesse.

Anna

TRAVAILER SANS LA RUÉE...
... et bloquez-la !

ENTRETIEN AVEC MARINA RUSSO VILLANI ET VICTOR MISSUD

Fanette **Dans le film la jacinthe est transformée en ressource par les habitants, mais elle est également une force colonisatrice. Dans ce village marqué par la traite des esclaves, pourquoi ce parallèle avec la colonisation ?**

Marina Russo Villani Notre idée c'était plutôt de parler de résilience, du fait qu'ils sont envahis pour la deuxième fois, cette fois-ci par cette plante, c'était se concentrer sur qu'est-ce qu'on fait et sur la résilience qui s'est dégagée de ce deuxième envahissement silencieux.

On ne voulait pas non plus en faire un mythe, une espèce de fable avec une morale heureuse. Voilà, il faut transformer le problème en ressources, parce que cette transformation n'est pas indolore. L'idée, c'était à la fois la résilience, ce travail qui recommence, et l'épuisement de cette résilience mais sans se placer dans une posture où l'on dirait "ils font bien, ils font mal, il faudrait faire ci ou il faudrait faire ça".

Victor Missud Il y a aussi une forme de contraste, je dirais : c'est quand même un endroit où c'est assez difficile de trouver du travail constant, donc il y a quelque chose de positif et en même temps une forme d'exploitation. Ils mettent leur corps en jeu, c'est un travail dangereux, qui est complètement sous-payé.

Par exemple, pour les récolteuses de jacinthe qui travaillent à la récolter pour l'emporter ensuite à l'usine pour qu'elle soit séchée et broyée, d'un côté c'est pour elles une façon de s'organiser dans le travail, et de trouver une manière de lutter contre cette plante qui est un poids pour leur vie quotidienne. Et en même temps, cette libération disons, elle se fait aussi sous la coupe d'une entreprise qui en profite.

Marina Donc il ne s'agit pas d'une évolution du concept de colonisation, mais de structures circulaires qui prennent des nouvelles formes. Dans le documentaire on cite l'esclavagisme, la traite des esclaves, la colonisation puis sa fin avec le boom économique d'aujourd'hui.

Est-ce qu'on aurait pu raconter cette histoire sans convoquer aussi tout ce passé derrière ? Ça nous semblait vraiment une évidence quand on est arrivés sur place et quand on a commencé à collecter les différents morceaux de cette histoire, même l'arrivée de la jacinthe, le fait qu'elle soit amenée par un Africain pour décorer les hôtels pour touristes blancs. Ça, c'est l'histoire telle qu'ils nous l'ont racontée. On n'a pas cherché une vérité scientifique, on s'est arrêtés à leur réalité, à comment ils avaient envie de raconter l'arrivée de cette plante invasive.

Éléonore **Votre film oscille constamment entre documentaire et fable. Pourquoi cette dimension surréaliste, presque comme un conte, pour raconter cette réalité très concrète du travail et de la pollution ?**

Victor C'est une sensibilité qu'on a en commun avec Marina, c'est une façon d'aborder le réel avec une mise à distance mais aussi une façon de faire un pas de côté.

Marina Je pense que c'est extrêmement occidental la séparation entre réel et imaginaire. Ce n'est pas quelque chose qu'on retrouve partout, notamment au Bénin où effectivement réel et imaginaire se mélangent avec une grande

simplicité. Dans leur quotidien, les faits sont expliqués de manière qui pour nous mélange ces deux aspects. C'est cela qu'on voulait intégrer dans la structure narrative et le langage du film.

Victor Le fait d'user de l'imaginaire et de la fable, ça nous a permis d'utiliser leur grammaire et de s'approcher plus près de leur perception. Par exemple, quand on est arrivé là-bas, on a été accueilli par un des ouvriers qui travaille la Jacinthe à l'usine. Il nous a raconté qu'une fois, il était sur une pirogue et quelques instants plus tard, il en était tombé.

Il nous a expliqué avoir été retenu au fond de l'eau pendant près d'une dizaine de minutes par des plantes. Pour nous, la question n'était pas de savoir si c'était vrai ou pas. Ce qui était intéressant est que ça ouvrait à sa perception des choses, à son ressenti, à une peur peut-être, mais aussi un rapport à la nature qui est perçu comme plus vivant et plus entremêlé avec l'humain.

Marina Le film se construit avec trois fils rouges : la voix off qu'on a écrit à partir des interviews réalisés avec eux, le documentaire, ce que nous on observait et enfin, les parenthèses mythologiques qu'on a créées avec eux en réélaborant l'histoire de la Jacinthe. L'idée était de faire coexister trois subjectivités, trois manières différentes de voir et de raconter ce récit en essayant de ne pas tout fusionner afin de respecter leur manière de raconter.

La partie mythologique nous permet de construire ensemble, de ne pas se limiter au réel qui parfois crée une espèce de cage. D'un point de vue strictement pratique et pas juste théorique, cette partie a été celle durant laquelle je me suis sentie plus à l'aise à travailler avec

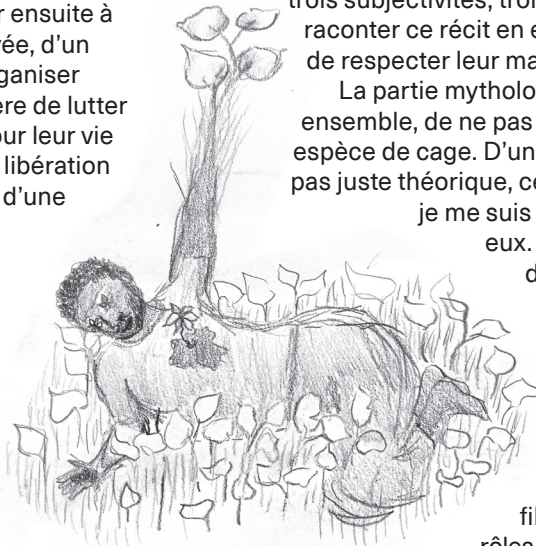
eux. On formait une équipe, on n'était plus dans une dimension un peu voyeuriste de documentariste. Ils devenaient des acteurs et ensemble, nous avons créé quelque chose avec un shift dans le rapport de pouvoir, dans la différence évidente qu'il y avait entre eux et nous les blancs qui venaient d'ailleurs pour faire un film. Ça a remêlé les cartes et les rôles, d'un point de vue strictement pratique, c'est vraiment l'un des meilleurs choix du film.

Inès **Cette mythologie, comment l'avez-vous incarnée à l'écran ? Quelles ont été vos inspirations ?**

Marina On s'est un peu inspirés des procédés de l'afrofuturisme, donc l'idée est de ne pas rester ancré dans le réel qui, parfois, emprisonne, pour réécrire le passé dans le futur en convoquant la science-fiction, sortir un peu des rails et imaginer autre chose. Dans les parties mythologiques, l'idée est de ne pas décrire exactement ce qu'on voit, sinon ça n'aurait pas de sens ; on essaie de dire quelque chose de différent.

Victor Ces moments de fiction et d'imaginaire c'étaient des moments de commun qui ont été très forts et techniquement, c'était pour mettre en scène la mythologie où on rentrait dans une forme de jeu et de partage avec eux. Notamment par exemple pour la plaie par la Jacinthe, on avait fait venir une cicatrice en latex de France qui tient dans une boîte à pizza.

Marina Pour la blessure de la jacinthe, c'était dur de trouver sa forme, alors on a choisi de faire des captures de Google



→ (suite de l'entretien)

Maps de fleuves béninois et la blessure c'est donc la forme d'un fleuve vu depuis l'espace.

Victor C'était des moments qui étaient drôles pour tout le monde parce que tant Marina et moi que eux, on n'avait pas tant d'expérience que ça dans les effets spéciaux et c'était donc une phase de découverte et de jeux pour tout le monde. Par exemple pour poser cette blessure en latex, c'était dur parce qu'il faisait très chaud, il fallait maquiller avec les moyens du bord, et, en même temps, on était

connecté avec le responsable des VFX dont on filmait en temps réel la blessure et ce que lui il allait modifier et composer en VFX. Il nous disait : «Bon mais cadrez plutôt là ou là il y a de la lumière qui tombe ici, dites-lui de rentrer le ventre sinon ça ne va pas marcher.» C'était une façon aussi de se réunir sans hiérarchie dans une phase de travail joyeuse et sur le mode du jeu et d'apprendre en commun et en même temps.

Entretien réalisé par Fanette, Éléonore et Inès



THEIR EYES - NICOLAS GOURAULT - COMPÉTITION INTERNATIONALE - VENDREDI 27 FÉVRIER - TAP CINÉMA

LES PEINTRES DU DIGITAL

“On doit tout annoter. Annoter les gens, les véhicules, la route, même le marquage sur le sol. On annote tout : la végétation, les immeubles, même le ciel. On doit tout annoter.”

Les contours, placer des points, tracer des lignes, constituer des formes, catégoriser le monde, digitaliser la vie, tels sont les gestes de ces peintres modernes du digital. Le métier n'a pas encore de nom, ni de tête à part un identifiant sur internet, il ne demande qu'à être des yeux.

En visionnant l'œuvre de Nicolas Gourault sans en connaître le sujet, j'ai été happée par l'obscurité d'où surgissent des silhouettes. Un flashback de l'école maternelle m'est revenu : je me revois reliant des pointillés pour dessiner des arbres. Pourtant, loin de l'insouciance des arts plastiques, les protagonistes accomplissent ici un travail de survie pour entraîner les logiciels des voitures autonomes.

L'expérience visuelle est intense et immersive. Elle nous force à avoir une concentration totale sur l'écran. C'est dans ce face-à-face avec la machine que nous rencontrons cinq person-

nages. Leur humanité surgit non pas par l'image, mais par le son : leurs voix et leurs univers musicaux. Notre ouïe et notre vue sont sollicitées jusqu'à une rupture subite. La musique s'arrête net. Ce silence brutal nous force à affronter la sévérité du travail invisible. On découvre alors l'envers du décor des villes comme San Francisco : une exploitation de la main-d'œuvre des pays du Sud par ceux du Nord. Le réalisateur n'interagit pas avec les protagonistes dans le film mettant l'accent sur l'importance du travail invisible de ces personnages.

Ces peintres forment et délimitent le réel américain d'aujourd'hui et de demain à travers l'ordinateur, un réel inégal où iels ne sont payés que 0,2\$ au lieu de 2\$ s'iels venaient des USA.

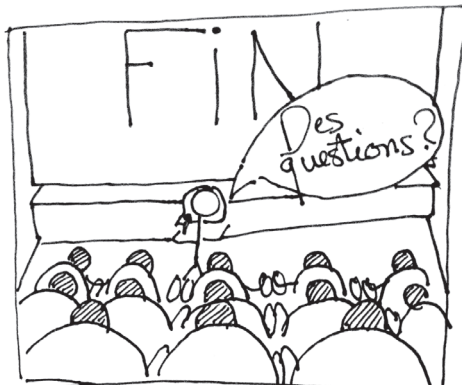
Par le biais du screen recording, Nicolas Gourault nous place dans le domicile des personnages, loin des start-ups qui ont créé ces logiciels. On y découvre un anthropomorphisme troublant : la voiture est dotée d'un « cerveau » qu'il faut éduquer, contrastant avec la précarité de ceux qui la forment. Les passages entre les « yeux » du travailleur et ceux de la voiture révèlent un travail vital. Sans

ces milliers d'annotations humaines, la reconnaissance des personnes et des véhicules par l'intelligence artificielle serait impossible. Ce n'est plus seulement voir un monde digital sur les réseaux sociaux, c'est délimiter ce qui est la vie ou ce qui n'en est pas pour des voitures à intelligence artificielle, mais qu'est-ce que la vie pour la voiture automatique ? Qu'est-ce que la mort pour la machine ?

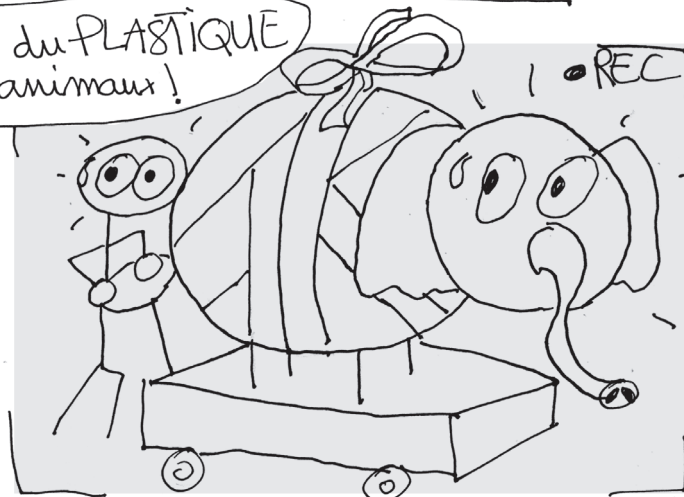
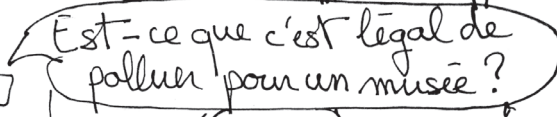
Dans la dernière partie du court-métrage, nous devenons et sommes les personnages. Leur vue est la nôtre. Le travail a fini par coloniser le regard des personnages, transformant durablement leur perception du monde réel à travers le prisme de l'annotation. Le film s'achève sur le personnage kényan, bouclant la boucle sur une note d'incertitude. Ce collectif de l'ombre ignore si son regard sera toujours exploité ou si, demain, l'intelligence artificielle n'aura plus besoin d'eux pour voir. Que deviendront-iels une fois que ces logiciels n'auront plus besoin de leurs yeux pour voir ?

Selvina & Inès

un animal,
des animaux
de Nicolas Philibut



**COMMANDEZ
LE COFFRET
COLLECTOR**
l'intégrale du
journal depuis 2019
(tirage limité!)



Pierre Diguano



AGENDA DU VENDREDI 27 FÉVRIER

**10h30 ATELIER
DÉMONTAGE
D'UN MONTAGE**

autour du film Still Playing de Mohamed Mesbah
Médiathèque F.Mitterrand

14h +10K et THEIR EYES

de Gala Hernández López et Nicolas Gourault
Tap Cinéma

16h30 PETIT REMPART

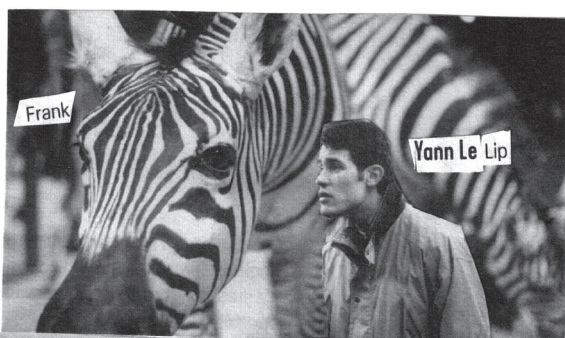
de Ève Duchemin
Tap Cinéma

20h30 L'MINA et YVON

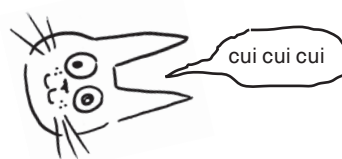
de Randa Maroufi et Marie Tavernier
Tap Cinéma

21h FORÊT ROUGE

de Laurie Lassalle / Cinéma Le Dietrich



Héloïse



Traversez la rue est la concrétisation d'un atelier d'écriture critique mené par Filmer le travail depuis novembre 2025 avec un groupe d'étudiant.e.s de l'Université de Poitiers.

Rencontres culturelles



Avec le soutien du FSDIE

UNE LUTTE COLLECTIVE VERS L'ÉMANCIPATION

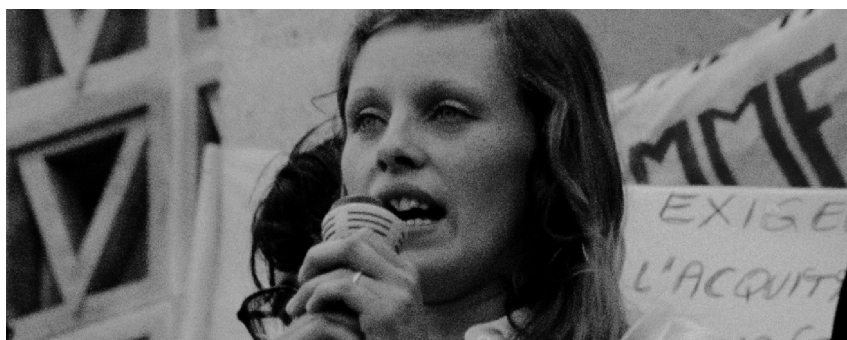
Ces femmes à l'avant de la manifestation ne sont pas ouvrières à l'usine : elles sont épouses d'ouvriers. « En défendant son salaire, je défends mes conditions de vie », affirme l'une d'elles. Avec 150 000 francs par mois et cinq enfants, payer le loyer est un vrai miracle. Cette situation précaire que vivent les ouvriers de l'usine Tréfinétaux est le point de départ de la lutte ouvrière que la réalisatrice Soazig Chappedelaine a décidé de mettre en lumière dans son premier film. Elle aborde ainsi la question du mouvement de grève qui s'agrandit et voit apparaître au premier plan la présence des femmes dans les manifestations.

Le documentaire et la conférence *Faire collectif avec les luttes féministes,*

écologistes et syndicales mettent l'accent sur le travail reproductif, invisible et non rémunéré que ces femmes accomplissent au quotidien. Elles s'occupent des enfants et tiennent la maison pendant que les hommes travaillent à l'usine. Dès lors, comment leur refuser le droit d'intervenir dans la lutte ? Au départ, certains ouvriers s'en méfient, ils redoutent que leurs femmes leur demandent de retourner travailler, mais au fur et à mesure de l'action, les hommes comprennent l'intérêt de leur présence. La grève cesse alors d'être une affaire strictement masculine.

Ainsi, on découvre le quotidien de quelques-unes des douze femmes investies dans la lutte : ce sont des femmes entières, complexes, qui parlent de leurs enfants, de leurs

couples, de la fatigue et du désir de changer les choses avec humour et ironie. On apprend vite que sur les douze femmes accusées par le directeur de l'usine de "séquestration", seules deux avaient déjà milité, ce qui appuie le manque d'éducation politique féminine dans leur milieu. Petit à petit, la colère devient collective. Ces militantes qui ne se connaissaient pas avant d'agir sont unies par le même désir de liberté. Face à la lettre de chantage adressée aux femmes d'ouvriers, elles se ras-



semblent, s'organisent et confrontent le directeur de l'usine.

En tant que spectateur ce qui nous marque est la solidarité sincère entre ces douze femmes qui est admirable et touchante. Chappedelaine ne filme pas sur les femmes, elle filme avec elles. En voyant leur motivation et leur envie de changer les choses, on se sent presque intégré à la lutte dont les motifs sont encore questionnés aujourd'hui.

Bien que le film expose une avancée du féminisme, aucune d'entre elles ne se revendique comme telle. Cette idéologie leur semble « bourgeoise » et non adaptée à la classe ouvrière appelant à réfléchir à la conscience de classe et les distinctions sociales soulignées lors des interviews. On comprend que les militants sont confrontés à des ins-

titutions incapables de comprendre les modes de vie ouvriers. La réalisatrice rétablit alors cette réalité : les femmes souffrent tout autant que les ouvriers.

Mais Chappedelaine va plus loin que la question salariale en abordant la sexualité, la famille et les relations conjugales. L'une d'entre elles dit : « Moi je lutte pour être heureuse, pour être bien dans ma peau » car lutter, ce n'est pas seulement réclamer plus d'argent, c'est réclamer le droit à une existence pleine et confortable. La lutte ouvrière devient aussi une lutte pour une reconnaissance au sein de la famille : les enfants observent, questionnent et soutiennent leurs parents. La grève transforme aussi les foyers.

Quand les femmes ont pris

la colère montre que la lutte change lorsqu'elle intègre celles qui assurent en arrière plan. Ce n'est plus seulement une revendication économique : c'est une transformation des rapports sociaux. Lorsque ces femmes affirment n'avoir aucun regret, lorsque leurs maris témoignent de leur fierté, on comprend que quelque chose de rare s'est produit : les femmes ordinaires, les mères, épouses et ouvrières ont pris conscience de leur propre force. Plus qu'un conflit du travail, le film raconte un éveil : celui de femmes qui, en défendant un salaire, ont découvert qu'elles défendaient aussi leur dignité. La colère devient émancipation.

Loona

DES FEMMES EN COLÈRE... À POITIERS !



Entre le Tap Cinéma et la Médiathèque, dans la rue des Grandes Écoles, des drapeaux, des cris, un groupe de femmes et quelques hommes devant la permanence de François Blanchard. Un collectif en grève, qui manifeste ici pour avoir quelques réponses du directeur opérationnel du groupe Vivalto Vie de la Vienne qui les emploie.

elles sont pour la plupart aides soignantes dans deux Ehpad (Rose d'Aliénor et Les Feuillants), certain-e-s sont militant-e-s de la CGT Santé et Action Sociale.

"Comme il ne veut pas nous écouter on vient ici !"

(suite au verso)

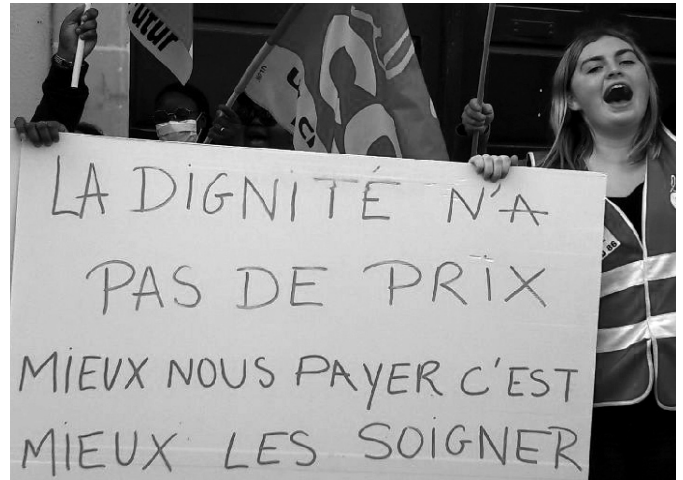
(suite du recto)

Je pose quelques questions et plusieurs se réunissent autour de moi, prennent la parole, parlent de leurs difficultés et de leurs revendications.

“On n’a pas eu de réponse à notre demande d’augmentation, pas de réponse sur l’organisation du temps de travail, et pas non plus sur nos demandes en matériel adapté - dont on manque”.

“Et puis on nous dit c’est un groupe mais pas vraiment un groupe, chaque EHPAD est autonome peut négocier des choses différentes, mais c’est faux, on est tous payés pareil, ça se passe partout pareil”

“Ce qu’on comprend c’est que la seule chose qui compte c’est la rentabilité!”

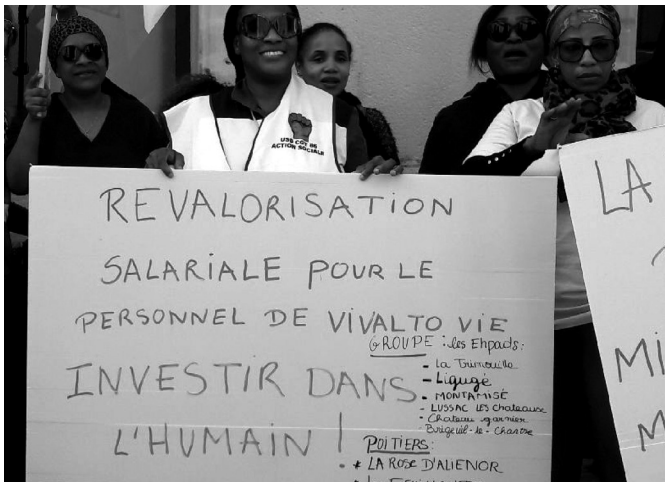


“Pour nous faire croire à une augmentation ils ont intégré la prime Ségur dans notre salaire, mais c’est pas pareil une prime, une prime on peut l’enlever, nous ce qu’on veut c’est une vraie augmentation de salaire”

“On s’en sort pas, on gagne 1600 euros net, mais ce qui est dur aussi c’est la manière dont on doit travailler, on a 3 heures et demi pour faire les toilettes, avec 13 résidents minimum, et le soir on est 4 pour coucher 60 résidents. Le chiffre, les chiffres y’a que ça qui compte pour eux !”

“Notre travail il est important mais il est dévalorisé, minimisé, tout le temps”.

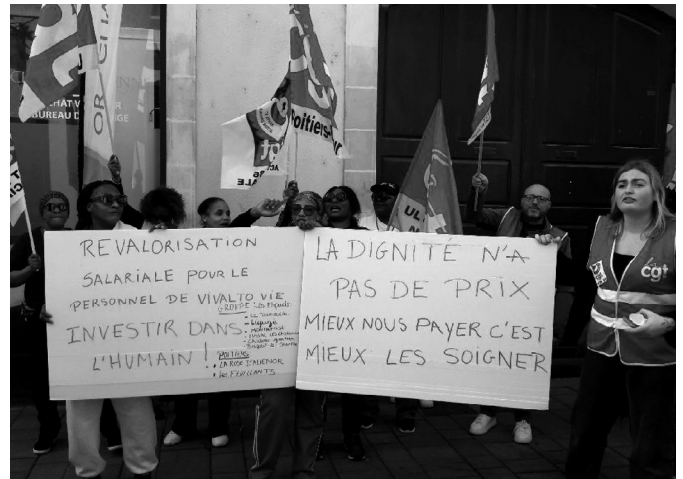
“C’est pas possible on peut pas bien s’occuper des gens comme ça.”



“Moi mes parents, je les mettrai jamais là dedans (et pourtant j’y travaille).”

“Et puis on manque de chaises pour les douches, on en a que 8 pour tout l’EHPAD”.

“Les seules choses qu’ils ont faites c’est pas parce qu’on les a demandées, c’est parce que l’ARS (Agence Régionale de Santé) est venue, et a dit qu’il fallait faire des investissements pour être aux normes. Nous ce qu’on dit, ils s’en fichent. Le salaire, les conditions de travail, la fatigue, la charge mentale, les problèmes de santé, elles viennent toutes parler de ça, et une ajoute “quand t’es malade t’y vas quand même parce que tu veux pas perdre de salaire, tu gagnes tellement peu, tu peux pas te permettre d’être malade, de t’arrêter””.



“Et aujourd’hui c’est pas facile, on est en grève, et on est sous pression, on nous reproche notre absence, on nous fait du chantage affectif par rapport aux résidents qui ont besoin de nous.”

Deux collègues arrivent et les slogans reprennent de plus bel “Travail précieux, Salaire honteux”, “Blanchard démissionne, Vivalto Zéro”, “Honte à vous”...

À suivre...

Isabelle

